

Gilles Dubois, *L'Homme aux yeux de loup*, Ottawa, Éditions David, collection « Voix narratives et oniriques », 2005, 366 p.

Marianne Campeau-Devlin

Numéro 133, automne 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40883ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Campeau-Devlin, M. (2006). Compte rendu de [Gilles Dubois, *L'Homme aux yeux de loup*, Ottawa, Éditions David, collection « Voix narratives et oniriques », 2005, 366 p.] *Liaison*, (133), 55-55.

L'Homme aux yeux de loup

MARIANNE CAMPEAU-DEVLIN

LES CULTURES AMÉRINDIENNES ne cesseront jamais de fasciner « l'homme blanc ». Depuis la découverte de l'Amérique et de ses nombreuses peuplades indigènes, l'impressionnante physionomie des autochtones, leur conception du monde, si différente de la nôtre et le langage imagé qu'ils emploient pour l'exprimer, leurs coutumes fabuleuses, leurs rituels colorés, se sont inscrits de manière indélébile dans l'imaginaire des Occidentaux. Cinéastes, poètes, romanciers et philosophes ont puisé depuis des siècles, avec une joie et un enthousiasme toujours renouvelés, dans cet univers parallèle, si mal connu. Comment expliquer cet engouement de bon nombre d'artistes nord-américains pour « le fait indien », cette volonté de saisir l'âme autochtone, sur la pellicule ou à travers les mots ?

Cette fascination plonge sans aucun doute ses racines à la base même des cultures autochtones. Comment l'esprit de l'homme occidental, d'autant plus assoiffé de rêves qu'il a été modelé depuis des siècles par la dialectique cartésienne qui tire sur la bride de l'imagination, pourrait-il résister à l'appel de cette mythologie des plus riches et des plus surprenantes ? La spiritualité des Indiens, ce qu'elle peut contenir de « merveilleux », la survivance de ces légendes et de ces mythes stupéfiants et incroyables, voilà ce qui attire les faux rationalistes que nous sommes.

Cet appel de « l'ailleurs » a retenti aux oreilles de Gilles Dubois, qui nous livre avec *L'Homme aux yeux de loup* une autre fresque de la vie autochtone en Amérique. Cette fois-ci, l'histoire se déroule dans la région de Nahanni, une réserve d'Indiens Athapascans du Nord-Ouest canadien, une vallée « maudite », hantée par l'esprit vengeur de « Celle-d'en-haut », qui, selon la légende, pourfend l'envahisseur blanc tueur de loups, à coups de fléchettes noires envoyées des nuages, et décapite ses victimes. Brrrr. Francisco Banuelos – dit Cisco – un immigrant mexicain envoyé dans le Nord-Ouest canadien comme pilote de brousse, ne croit pas à ces sornettes, jusqu'au jour où son avion est attaqué en plein vol par une nuée de petites flèches noires qui semblent tomber du ciel, tuant tous les passagers à bord, des chasseurs de loups, évidemment. Seul survivant de l'attaque, le Mexicain s'éveille en plein cauchemar : il découvre autour de lui, dans la neige tachée de sang, les corps gisants des chasseurs, décapités. Arrive alors un jeune Indien, que Cisco prend d'abord pour le meurtrier, refusant de croire à un phénomène surnaturel, mais qu'il décide tout de même de suivre, pour ne pas mourir seul dans la plaine enneigée.

Le roman raconte l'histoire de leur périple en forêt et de l'étrange amitié qui naît entre eux. Étrange amitié, en effet, que celle des deux hommes qui se méfient l'un de l'autre et passent leur temps à s'invectiver, l'un en espagnol, l'autre en dialecte lakota. Les sentiments des personnages évoluent selon une logique difficile à suivre. Tantôt, l'un des compères jubile intérieurement à l'idée de cette amitié qu'il sent naître, l'instant d'après il voudrait égorger son compagnon de route. Ils se jettent par terre, poings en l'air et, au beau milieu de la bagarre, leurs yeux se mettent à briller de complicité. Tout cela devient parfois étourdissant. L'auteur aurait peut-être mieux fait de s'en tenir au bon

vieux roman d'aventures. *L'Homme aux yeux de loup* en a toutes les qualités : un rythme enlevé, l'enchaînement de péripéties qui réservent toujours des surprises au lecteur – par exemple, la rencontre d'un ours grizzli dressé sur ses pattes arrière au détour d'un sentier, l'aventure d'une nuit avec une belle et mystérieuse Indienne, le sauvetage d'une louve tombée dans un piège à ours – et de nombreux dialogues, ponctués de remarques spirituelles. Il faut d'ailleurs quelque temps pour s'habituer aux échanges des personnages dont l'idiome ressemble à celui des films hollywoodiens doublés à Paris. (Avez-vous déjà entendu un Indien crier : « J't'ai causé ! » ? p. 72). Enfin, il me semble que l'auteur aurait pu mettre un frein au romantisme naïf qui

envahit sa prose. Bien que le narrateur et les personnages se moquent à plusieurs reprises de l'image stéréotypée de l'Indien dans l'imaginaire de « l'homme blanc », dans le roman, les autochtones sont encore représentés sous les traits d'hommes farouches, ardents défenseurs de la nature, coseurs de peaux, etc. Nahadeh, le compagnon de Cisco est un colosse, comme il se doit, « bardé de plumes » (p. 104), le plus souvent il a l'air grave et est constamment entouré d'une bande de loups. L'auteur donne un peu fort dans l'exaltation de la nature, et les yeux des personnages s'embuent souvent et facilement. Bref, les Natchez ont disparu depuis longtemps, mais l'esprit de Chateaubriand plane toujours en Amérique... ■

Gilles Dubois, *L'Homme aux yeux de loup*, Ottawa, Éditions David, collection « Voix narratives et oniriques », 2005, 366 p.

Marianne Campeau-Devlin vit à Montréal et prépare une maîtrise en lettres à l'Université McGill.

